

J'ai rencontré Ève Durrell en 1991

et nous sommes restés amis jusqu'à sa mort en décembre 2004. Nous vivions tous les deux à Londres mais j'étais allé à Alexandrie plusieurs fois. Je connaissais bien cette ville, et j'avais aperçu une partie de ce qu'elle était. J'écrivais désormais un livre sur celle-ci, sur l'Alexandrie de Constantin Cavafy, EM Forster et Lawrence Durrell, mais aussi l'Alexandrie qui existe en dehors des œuvres littéraires, la cité disparue des vies perdues. J'ai discuté de cette ville avec beaucoup de personnes, lu des journaux intimes et lettres, examiné des photographies. J'ai assemblé une histoire, quelque chose qui ressemble à mon propre souvenir d'Alexandrie. Et quand Ève venait dîner – ce qui arrivait souvent –, déjeuner ou prendre le thé, nous parlions d'Alexandrie, d'une Alexandrie que nous partageions. Puis un jour, elle me demanda si je pouvais la ramener là-bas. En janvier 1999, nous avons ainsi visité Alexandrie ensemble.

Ève avait alors 80 ans. C'était une femme pleine d'enthousiasme, d'une endurance remarquable et d'une énergie formidable. Pendant notre séjour dans la ville, Ève aimait aller de boutiques en boutiques, marchander en arabe, échanger de simples civilités, profiter de ce qu'elle appelait la grâce facile de la ville. « Oui tout s'est détérioré », elle admettait, mais elle était stimulée par ses souvenirs. « Je suis en pleine euphorie ». Nous étions arrivés vers la fin du mois de jeûne musulman. Quand la nuit tomba, le canon du ramadan explosa et fut suivi d'un appel à la prière. Lorsque nous dinâmes au Trianon ce soir-là, Ève devint silencieuse et pensive pendant un moment puis sourit, expliquant : « Je pensais à tous les amants que j'ai eus, tous si différents. J'ai pensé à écrire un livre sur eux, mais je n'ai pas le temps ». Lorsque nous sortîmes dans la nuit, les rues étaient illuminées des lampions du ramadan et remplies de

gens heureux. Ève était ravie. Elle était comme un poisson dans l'eau ici à Alexandrie, plongée dans le passé de sa jeunesse.

Pendant ces années à Londres, Ève m'avait beaucoup raconté sa vie, surtout sa jeunesse à Alexandrie et sa relation avec Lawrence Durrell. Mais, dorénavant, arriver dans cette ville était comme monter sur scène. Le vieux décor familial était toujours là. Alors que nous allions d'un lieu à un autre, Ève me racontait les histoires à nouveau, cette fois en me montrant exactement où et comment cela s'était déroulé. Ève aimait se mettre en scène, toujours habillée avec style, et elle resta une femme très attirante jusqu'à sa mort. À 25 ans, elle était éblouissante. Elle a rencontré Durrell pour la première fois au Baudrot, un bar à la mode dans la rue Fuad. C'était des bureaux désormais, mais le bâtiment était resté le même. C'était ici, elle me montra du doigt, sur la gauche, que Durrell faisait ses discours au centre d'une foule de personnes. « Larry attirait le monde comme du miel, comme un pot de miel attire les abeilles ». Curieuse et attirée, elle s'avança pour voir. Rapidement, elle se plaqua avidement contre Durrell, presque corps à corps. « Il était apeuré, terrifié. Je n'avais jamais fait peur à personne dans ma vie auparavant. Il était effrayé. Et il l'admettait. Ce n'était pas le fruit de mon imagination, nous en avons discuté par la suite. Il n'avait probablement jamais rencontré quelqu'un comme moi qui l'approchait de manière si directe ». C'était une mauvaise habitude qu'elle avait avec certaines personnes, avec trop de personnes, Durrell pensait, et cela le laissait incertain concernant sa position. « Mon pessimisme m'a prémuni contre les sourires que tu donnes aux autres et cette familiarité de gitane que tu as avec *tout le monde* », lui a-t-il dit plus tard. Mais son comportement le passionnait aussi. « La Gitane Cohen, confia-t-il à Henry Miller dans une correspondance, déclenche un cyclone chaque jour avec sa vraie beauté folle et généreuse, touchante et excitante ».

Tous ceux qui avaient connu Ève avaient vécu cette excitation, cette urgence à son propos. Mais elle avait une vulnérabilité, une fragilité également. À certains moments, Ève coupait tout contact et disparaissait, parfois en silence, parfois accompagnée des plus terribles hurlements lorsqu'elle plongeait dans l'obscurité du désespoir.

Nous sommes allés à Pastroudis, où Ève et Durrell eurent leur premier rendez-vous et avaient parlé jusqu'au milieu de la nuit.

Et à Moharren où ils avaient vécu ensemble à la villa Ambron. Elle parlait de cette période et des années qui ont suivi. Elle pouvait être très critique à propos de Durrell, « mais j'aime toujours Larry ».

Mais les souvenirs qui émouvaient le plus Ève n'étaient pas ceux avec Durrell ou tout autre amant mais ceux de son enfance. Ève avait trois ans quand la sœur jumelle de sa mère se suicida. À partir de ce moment, « ma mère ne fonctionnait plus ». Ève dépendait alors de sa grand-mère maternelle pour toute attention et affection mais elle mourut quand Ève avait six ans. À partir de ce moment, Ève se retrouva à la merci d'une mère instable et d'un père possessif épris de sa propre fille. Lorsque nous sommes arrivés devant ce qui avait été l'appartement de ses parents sur la rue Champollion, la première chose qu'Ève fit fut de pointer du doigt le balcon au premier étage : « C'est d'ici que ma mère essaya de sauter pour se suicider ».

Un matin, nous avons parcouru la rue Amin Fikri Pasha depuis le terminus du tram Ramleh vers la rue Sultan Hussein, à la recherche de son école, l'école écossaise pour jeunes filles. L'école se trouvait derrière un mur haut qui s'étendait le long du trottoir. Nous n'avons seulement pu l'apercevoir lorsque nous arrivâmes devant le portail. À ce moment, Ève fut submergée d'émotion. Ses genoux cédèrent et je la tins dans mes bras. Ève avait fréquenté une autre école avant, mais c'était l'école à laquelle elle était allée à partir de l'âge de 12 ans. Elle avait appris l'anglais ici et, grâce à l'attention aimante d'une enseignante, Miss Melanie, elle était sortie progressivement de la coquille dans laquelle elle s'était réfugiée depuis sa petite enfance.

D'après tout ce qu'elle m'a raconté, le plus grand événement dans la vie d'Ève, le plus important, semblait être le jour où elle s'était enfuie de l'appartement de ses parents. Elle se coupa de la douleur et de l'oppression qu'elle ressentait en vivant avec eux. Ce fut peu de temps après une longue soirée de discussion avec Durrell à Pastroudis. Il semblait être son seul espoir. Elle vint directement au bureau des renseignements britanniques et se donna à lui.

Alors que nous allions d'un endroit à un autre dans Alexandrie, chaque lieu étant lié à un moment de sa vie, des souvenirs et des émotions se réveillaient en Ève : « À chaque endroit, il y a une part de moi, dit-elle. Je me vois, moi et moi, et les différents moi ».

J'ai rassemblé ses idées et l'ai insérée dans mon livre. Je savais que ça lui faisait plaisir. Mais parfois je me demandais si ces différentes Ève n'étaient pas des fragments déconnectés plutôt que des moments dans sa vie, des fragments de sa jeunesse rassemblés par son impulsivité, son énergie, sa personnalité cyclonique. Ce que je sais c'est qu'Ève était têtue, agaçante, généreuse et adorable. Et alors que j'étais à son chevet à l'hôpital et que je lui tenais la main, j'ai réalisé qu'elle était aussi très courageuse. Le dernier jour de sa vie, elle mit du rouge à lèvres, demanda des verres et du cognac puis elle trinqua à la vie. J'avais eu de la chance d'avoir partagé Londres et Alexandrie avec Ève. Elle vit avec moi pour toujours dans mes souvenirs.

La version originale en anglais de cet article fut publiée dans *Deus Loci, Journal of the International Lawrence Durrell Society*, NS 11, 2008-2009.

MICHAEL HAAG vit à Londres. Il est auteur de plusieurs livres d'histoire, biographies, voyages et critique de littérature. Parmi ses écrits *Alexandria: City of Memory* (Yale University Press) (voir p. 348), *The Templars: History and Myth, from Solomon's Temple to the Freemasons* (Profile Publishing, London, 2008).



Femme allaitant.



Enfant sur les épaules de sa mère.